**Le livre d’Yves LEFBVRE**

***Clauda Jégou, paysan de l’Arrée***

Voici un nouveau livre d'Yves Le Febvre, que les nécessités de sa profession retiennent habituellement loin du pays breton, mais qui continue à y vivre complètement de la seule vie qui compte vraiment : celle de la pensée. L'œuvre littéraire d'Yves Le Febvre est déjà importante et variée : Ses romans historiques, ses œuvres de critique littéraire méritent la plus grande estime. Son *Etienne-Marcel* est un beau livre, trop peu connu, et *Le Sang des Emeutes*, recueil de nouvelles dépeignant la révolte de la misère, contient des pages qui font d'Yves Le Febvre un de nos premiers écrivains bretons. Mais, c'est *La Terre des Prêtres* qui constitue, à mon avis, son œuvre essentielle. La réclame n'est pas le fort d'Yves Le Febvre. Il écrit surtout pour lui-même, pour extérioriser matériellement sa pensée, pour dire aussi ce qu'il croit juste et vrai. Ensuite il considère que sa tâche est achevée, alors que de nos jours tant d'écrivains estiment qu'elle ne commence réellement que, lorsque l'œuvre terminée, il s'agit de la faire « mousser ». Fort heureusement, un procès retentissant a lancé *La Terre des* *Prêtres* et les adversaires intolérants, qui poursuivirent un livre qui les gênait par sa franchise et sa vérité, furent les meilleurs « agents de publicité » de ce bel ouvrage.

*Clauda Jégou* est de la même veine. Nous sommes ici dans le pays que célébra Yves Le Febvre dans son recueil de nouvelles *Sur les pentes sauvages de l'Arrée*. Nous sommes dans le Léon, mais tout près de ses frontières « entre Plounéour-Ménez et Commana, au seuil de ces âpres et tragiques collines qui constituent la rude échine de la Bretagne et séparent le Léon de la Cornouaille ». J'espère que des livres de M. Yves Le Febvre nous mèneront un jour dans le fin et doux Trégor ou dans la souriante Cornouaille. Mais je constate une fois de plus que la force et l'âpreté du pays et des caractères léonards l'attirent et le retiennent. Le drame qui constitue la trame de l'ouvrage est vigoureux et rude. Il s'agit de la rivalité d'un père et d'un fils et de leur cruauté réciproque. Tout cela se termine naturellement très mal ! Le fils périt dans un incendie allumé par le père et celui-ci se suicide en se jetant sous les roues du « tortillard » de Rosporden à Plouescat, tout près du Roc-Trévézel. Un endroit assez bien choisi pour mourir ! Mais qu'importe le déroulement de l'histoire qui n'est ici qu'un simple prétexte. L'intérêt du livre est ailleurs, dans la peinture des âmes et du pays, où l'observation pénétrante et l'analyse très poussée ont leur aboutissement dans une synthèse d'une véritable grandeur. Le caractère des hommes et celui de la contrée se confondent du reste étroitement. Rarement on a mieux montré combien le sol faisait la race, mère nourricière, non seulement du corps, mais encore de l'âme. L'amour de la terre est à la base du livre. L'auteur, avec tact, a évité les vaines tirades qui nous sont sempiternellement servies sur ce sujet. Cela n'empêche point que tout est dominé par cette volonté de possession du terroir fécondé par la sueur des ancêtres. C'est la cause profonde du drame qui opposera les deux générations le père et le fils. Aucune de ces outrances, cependant, qui rendent inhumain et désagréable un livre, tel que « *La Terre* » de Zola. Les caractères sont tels que la rudesse de la vie sur l'âpre sol de la montagne les a faits. Ne croyons pas cependant que tout soit violent et dur dans le roman de M. Yves Le Febvre. La scène des accordailles entre Jean-Louis et Jeannie « dans la splendeur odorante de l’été, au soir des premiers battages » est d'une délicatesse charmante sans une de ces fausses notes ou l'une de ces banalités qu'il est si difficile d'éviter dans des peintures de ce genre. La voix grave de l'homme se mêlait à la voix claire de la jeune fille dans un duo d'amour où il y avait toute la simplicité des champs et toute la beauté des collines. La simplicité et la beauté ! On les trouve étroitement unis à chaque page lorsqu'il s'agit de dépeindre, de faire vivre le pays de l'Arrée. Et puis, sur tout ce livre plane une immense pitié. Lorsque Clauda Jégou, au bord de la tombe, rêve à son passé, M. Yves Le Febvre sait, en un raccourci saisissant de deux pages, faire jaillir toute l'infinie tristesse de la vie misérable de son héros, sans vraie joie, sans amour, ni tendresse. Il faut grandement louer M. Yves Le Febvre de ce beau livre. Il y a mis beaucoup de réalisme. Il a voulu disséquer les âmes et les mœurs, mais comme il est passionnément le fils de cette magnifique « terre d'action et de rêve » qu'est notre Bretagne, on ne saurait s'étonner que passe sur tout son ouvrage un grand vent d'idéal.

*Albert LE BAIL*.